

Désir de penser, peur de penser

Résumés des interventions

Bernard VALADE

Critique du « sociologiquement correct »

S'il est vrai que la parole est la chair de la pensée, la peur de penser ne peut être dissociée de la peur de parler. Il est des sujets dont on ne s'approche, -comme Montesquieu des lois-, que « d'une main tremblante », et que la prudence commande d'éviter. Tel est celui des conditions du fonctionnement social qu'un discours irénique et consensuel préfère oublier ou faire voir autrement. Interrogera-t-on un système d'illusions ? En associant le silence au mensonge, l'hypocrisie sociale permet d'entretenir un *malentendu* sur lequel on s'accorde. L'élucider est périlleux, la tolérance vantée et exaltée se retournant en intolérance dès lors que l'on bouscule les codes, qui sont aussi de bienséance. A la peur de penser hors des catégories plus ou moins imposées fait écho une parole amortie par la peur de s'exprimer. Mais peut-il en être autrement ? Veut-on vraiment qu'il en soit différemment ? Dira-t-on ce que l'on pense ? Peut-être que la peur des autres et la peur de soi conjuguent leurs effets, dont les sciences sociales s'accommodent aujourd'hui assez bien, -quand elles ne les renforcent pas.

Maryvonne CHARMILLOT

Est-ce que chercher c'est penser ?

Si le chercheur en sciences socio-humaines est fort souvent associé à la figure du penseur, autrement dit si la recherche scientifique apparaît comme une des activités humaines par excellence qui met en œuvre la réflexion, l'analyse et la critique, ce présupposé mérite d'être questionné. Certains auteurs l'ont montré, comme par exemple les membres du Mouvement anti-utilitariste des sciences sociales (MAUSS) en dénonçant l'« axiomatique de l'intérêt » (Caillé et. al, 1982), incompatible avec la mission critique des sciences sociales. Dans cette communication, nous nous proposons de nous pencher sur la question de la place de la pensée dans l'activité de recherche en sciences socio-humaines à travers une réflexion sur les positionnements épistémologique et méthodologique des chercheurs, en soutenant l'hypothèse que l'explicitation des choix épistémologiques et méthodologiques concourent à l'engagement du chercheur, non seulement face aux enjeux internes au champ scientifique dans lequel il évolue (prise de position au sein des débats sur ce qu'est ou doit être la science, développement d'un point de vue propre concernant les conflits méthodologiques, ...) mais également face aux enjeux politiques et sociaux liés à ses problématiques de recherche (réflexion sur les usages et les effets sociaux du savoir scientifique). L'engagement du chercheur renvoie ici à la notion de responsabilité. La pensée sera ainsi analysée en termes d'engagement et de responsabilité du chercheur, à partir de trois composantes : le rapport à l'objet d'étude, le rapport à l'écriture de recherche et la restitution des données. Les dimensions du désir et de la peur seront quant à elles envisagées sous l'angle de l'autorisation : comment s'autorise-t-on, en tant que chercheur, à s'inscrire dans une démarche de recherche réflexive et critique (et minoritaire), quelles sont les contraintes, politiques, culturelles, institutionnelles ou autres (enjeux financiers, jugement des pairs, ...) qui empêchent la critique ?

Nathalie ZACCAI – REYNNERS

Jouer pour penser ? De quelques contributions de l'expérience ludique à la réflexivité

« L'homme est moins lui-même quand il est sincère, donnez-lui un masque et il dira la vérité » écrivait Oscar Wilde. Quels sont ces obstacles que le jeu et ses paravents seraient susceptibles de lever ? N'associe-t-on pas le jeu au superficiel, aux vertiges qui accompagnent le fait d'être pris dans le jeu, à une forme d'expérience qui relève de la duperie ? Ses effets de substitution et de détours ne cachent-ils pas à bon compte des blessures narcissiquement pénibles à exposer ? En sciences sociales, les travaux de E. Goffman souscriraient probablement à cette lecture. Nous souhaiterions pour notre part reprendre plutôt l'analyse de R. Sennett (*Les tyrannies de l'intimité*) et en développer les sous-jacents en appui sur certains travaux majeurs de la psychologie du développement (D. Winnicott, L. Vygotski) et de la pragmatique des fictions (J.-M. Schaeffer, G. Currie). Il en ressort une vision complexe des apports et des freins de l'expérience ludique à la réflexivité. Ainsi les contributions du jeu semblent fondamentalement émancipatoires dans le registre de la vie émotionnelle, et susceptibles d'autant d'atténuer la « peur de penser ». Elles sont beaucoup plus problématiques dans le registre cognitif, en vertu des connexions complexes entre expérience ludique et prétentions à la validité. C'est ce potentiel critique, ses conditions d'exercice et ses limites que nous souhaitons explorer à l'occasion de ce colloque.

Antoinette CHAUVENET

Les fantômes de la pensée en prison

A côté du désir de penser et de la peur de penser, il y a aussi le refus de penser, voire l'interdiction de penser.

Le mal, dans sa banalité, ne réside-t-il pas dans le renoncement à la pensée à l'absence de pensée ? s'interroge H. Arendt dans son introduction à la Vie de l'esprit. On s'appuiera ici sur l'exemple de la prison comme hypothèse d'école pour montrer que le refus de penser le mal « nécessaire » dans ses différents aspects et modalités dans nos sociétés, conduit, comme dans le cas de la prison au despotisme et à la violence de l'institution, le point aveugle de ce lieu. Ce point aveugle « aliène » les détenus (et à moindre degré les personnels qui y travaillent), en substituant le mythe de la violence carcérale et la peur de l'autre à l'imaginaire politique et au réel. Mais il est aussi au principe d'un cercle vicieux. La fonction dissuasive de la prison repose en effet sur l'interdit de penser précisément ce point aveugle, articulé à l'imaginaire de la peur. Si la pensée est structurée comme la scène publique politique en son pluralisme, le refus de penser détruit ce réel et par suite le monde commun, tout comme in fine les rapports sociaux, laissant la place à la violence. La privation de la liberté, alors que la liberté est à elle-même sa propre fin, nous montre le lien qui existe entre la liberté et la pensée, ainsi que le lien qui existe entre le désir de liberté et le désir de penser.

Jean-Philippe BOUILLOUD

Expérience personnelle et production intellectuelle : de la souffrance au désir de penser

A partir de l'analyse de 23 textes autobiographiques de sociologues, nous avons cherché à voir comment ces sociologues perçoivent l'élaboration de leurs propres théories.

Il apparaît que ces constructions intellectuelles, tant sur les théories que sur les catégories cognitives qu'elles mobilisent, ne se font pas seulement par l'appartenance à des sous-groupes particuliers

comme les groupes scientifiques de sociologie, ni par la simple adhésion à des modèles extérieurs : si les « épistémès » au sens de Foucault encadrent et dirigent effectivement nos cadres de pensée, si les scientifiques au quotidien, ils n'en épuisent pas la complexité existentielle. En effet, les catégories dont usent les sociologues du corpus étudié et leurs théories sont aussi marquées par les moments mêmes de l'existence des individus, elles procèdent aussi d'expériences significatives, cruciales, et notamment sources de souffrance, qui vont susciter des recherches, aiguïser la sensibilité à telle ou telle question, et aussi orienter les catégories cognitives de chacun.

A partir de différents exemples issus de notre travail d'analyse d'autobiographies de sociologues, nous essaierons de dresser les contours de ces « expériences significatives », leurs modalités, leurs impacts, et de voir comment une sociologie de la connaissance scientifique peut essayer de les incorporer.

Eugène ENRIQUEZ

Amour et pensée

L'amour amène du désordre, du trouble dans la vie. La pensée également (cf. « le trouble de pensée » de Tocqueville) car elle remet en cause les certitudes établies, introduit du doute, du bouleversement dans les épistémès et les paradigmes établis. Naturellement de telles conséquences n'adviennent que 1) s'il s'agit d'un véritable amour (constitution de l'autre comme objet réel par la mutation partielle de la libido narcissique en libido d'objet, sur fond de perte de l'objet, (l'objet trouvé a toujours été, sous un certain aspect, un objet perdu) comme être non seulement à désirer mais à mentaliser, à figurabiliser et à symboliser) 2) s'il s'agit d'une véritable pensée (émissions d'hypothèses plausibles et cohérentes pour tenter de comprendre (et non de maîtriser) le tout du réel tout en sachant que ce travail de recherche de la vérité doit s'accepter d'emblée comme indispensable (étayé sur la pulsion épistémophilique) mais impossible à réaliser et impliquant l'existence d'autrui. Comme l'écrit Kant : « Mais penserions-nous beaucoup et penserions-nous bien si nous ne pensions pas pour ainsi dire en commun avec d'autres qui nous font part de leurs pensées et auxquels nous communiquons les nôtres. Ceci nous amène à établir une homologation entre amour et pensée. « L'amour est une pensée » disait F. Pessoa. On peut ajouter que la pensée (telle qu'elle a été définie) est amour total (non seulement de la vérité, du bien, du juste) mais de l'autre en général.

L'exposé tendra à montrer en quoi l'amour est une pensée et en quoi la pensée se fonde sur l'amour.

Paul ZAWADZKI

La réduction positiviste de la pensée

Dans cette communication je voudrais partir de ce que je constate dans certains départements de science politique, à savoir un rétrécissement intellectuel qui se produit à l'échelle des vingt-cinq dernières années tant dans l'enseignement que dans la recherche. Ce rétrécissement s'accompagne d'une véritable bureaucratisation de la recherche, et se manifeste entre autres par la généralisation d'une langue de bois scientifique, et la fréquente réduction du sens (des contenus de culture) à quelques mécanismes socio-politiques connus d'avance. Rien n'est plus frappant, lors des auditions, que la manière dont les étudiants tendent à se présenter eux-mêmes comme ces "spécialistes sans vision" dont Max Weber redoutait la venue. J'observe également, dans les mémoires ou dans les thèses une fréquente réduction de la problématique au descriptif et une hypertrophie de la méthode au détriment du questionnement. Tout se passe comme si la méthode avalait l'imagination théorique, comme si le questionnement lui-même était dévalorisé au profit de l'exigence de

résultats, comme si la connaissance se bornait à la science entendue au sens positiviste. Aux étudiants on apprend la description rigoureuse mais plus l'interrogation comme s'il était possible de connaître sans questionner, comme si le travail de la recherche pouvait se réduire à un appareil d'enregistrement. A partir de là, je vais essayer d'élaborer une réflexion plus générale, notamment sur l'héritage du positivisme français (il y aurait beaucoup à dire sur la longue fermeture des sciences sociales françaises à la visée compréhensive des sciences de la culture), en m'appuyant notamment sur l'idée d'université de K. Jaspers d'un côté, et l'histoire de l'Ecole de Francfort, de l'autre. Les auteurs de Francfort ne mettaient pas un point d'honneur épistémologique à se distinguer de la philosophie ou de l'histoire lorsqu'ils pratiquaient les enquêtes de terrain, encore moins à refouler les questions énoncées par la philosophie lorsqu'ils s'intéressaient aux questions politiques les plus cruciales du siècle. Confrontés à l'antisémitisme nazi, tous savaient que "l'esprit anti-philosophique" qui "en Europe, a culminé dans les persécutions totalitaires des intellectuels ... est symptomatique de l'humiliation de la raison (Horkheimer). Lors de la fameuse « querelle des sciences sociales », dans les années cinquante, Adorno écrivait : "l'esprit qui néglige le quoi en faveur du comment, la fin en faveur des moyens de la connaissance, s'inflige à lui-même une funeste métamorphose. Rouage hétéronome, il perd dans la machinerie toute liberté. La pensée attelée à des tâches de fonctionnaires devient elle-même une pensée de fonctionnaire.

Jan SPURK

L'angoisse existentielle et la marchandisation du désir de penser

En se référant aux traditions de la phénoménologie et de l'Ecole de Francfort, on se rend compte que, d'un côté, le désir de penser est intimement lié à l'angoisse existentielle que la pensée veut dépasser. De l'autre côté, la marchandisation de la pensée et du désir de penser, bien souvent constatée, est un élément-clé de l'industrie culturelle. Pourtant, l'industrie culturelle ne peut pas dissoudre l'angoisse existentielle. La marchandisation du désir et de la pensée ne peut que proposer des fuites de l'angoisse existentielle, par exemple dans sa mise en scène spectaculaire ou dans la consommation.

Le désir de penser n'a rien de naturel. Il est animé par la quête de sens de l'existence qui trouve son correspondant dans la compréhension du lien social, qui est la quête de sens des rapports sociaux. Ces deux quêtes de sens peuvent se conjuguer de différentes manières. L'une, la plus courante, consiste dans son intégration dans l'industrie culturelle dans laquelle la contingence individuelle apparaît comme naturelle et la dynamique sociale comme une fatalité plus ou moins jouissive. Une autre conjonction possible est l'orientation au dépassement aussi bien de l'angoisse existentielle que de l'industrie culturelle.

Marie-Noëlle SARGET

Pourquoi la peur de penser ?

Je montrerai tout d'abord qu'elle est un phénomène commun à l'ensemble des sociétés : je partirai, d'une part, des thèses de René Girard concernant les mythes fondateurs, la cohésion sociale et le bouc émissaire, d'autre part, des thèses d'Edgar Morin sur la noosphère, les systèmes d'idées qui nous dominent et se défendent de toute intrusion... Je montrerai ensuite à partir de quelques exemples (Moyen-âge, Tiers-monde, village traditionnel espagnol) les formes diverses prises par la peur de penser et la répression de la pensée dans les systèmes sociaux traditionnels passés ou présents.

J'essaierai ensuite de dégager la spécificité de la peur de penser dans les sociétés occidentales

contemporaines, où la croyance au paradis dans l'au-delà a cédé la place aux mythes d'un monde meilleur ici-bas - incarnés par les idéaux de progrès, de démocratie, d'égalité, de développement pour tous, etc. -. Ces mythes fondateurs de nos sociétés, fragilisés hier par l'échec du communisme, aujourd'hui par les conséquences sociales de la mondialisation, sont un élément de cohésion, mais, en même temps, le dernier rempart contre l'absence de sens et l'angoisse existentielle, d'où la difficulté de parler de l'insuffisance ou de l'impossibilité de leur réalisation. Car au plaisir et au risque de penser qui sont le choix de l'intellectuel, beaucoup préfèrent les avantages de l'ignorance, voire de la servitude volontaire, et sanctionner par la marginalisation celui qui n'adhère pas aux croyances collectives...

Claudine HAROCHE

Effets psychiques du mouvement continu et de l'illimitation dans l'exercice contemporain de la pensée

Poursuivant une réflexion sur les manières d'être et de sentir, nous nous efforçons de prolonger certains des points abordés par les travaux les plus récents de Balandier sur les bouleversements contemporains, -qui l'ont amené à parler de « nouveaux Nouveaux Mondes »- entreprenant de mettre à jour le paradoxe de sociétés ouvertes peuplées d'individus fermés, des sociétés tendant à induire dans le même temps mobilité incessante, sensation d'illimitation, repli sur soi et étroitesse d'esprit. Nous nous interrogeons dans cette contribution sur les manières de percevoir et de penser, voire la possibilité même de penser dans les sociétés contemporaines.

Nous nous attachons aux effets psychiques du mouvement continu (ce que Bauman désigne par « fluidité ») et à l'illimitation : l'individu est incité, contraint au mouvement, au déplacement permanent dans l'espace et dans la pensée : bouger, se déplacer, innover,- pour exister, être reconnu, travailler, un mouvement auquel il doit se soumettre mais qui ne naît que rarement de la liberté d'initiative et d'un rythme individuel propre. L'individu est de fait figé, immobilisé par le mouvement accéléré et incessant ce qui entraîne alors des processus de passivation. L'illimitation dans la pensée conduit à des états d'indifférence, au delà à l'indifférenciation et à la perte des limites du moi.

Y a t il de nouvelles façons de penser qui, -privées de l'alternance entre continuité et arrêt dans le penser, dépourvues de l'audace, de l'élan propres à la liberté d'initiative-, tiennent à un rapport à la temporalité fait de manque de temps, d'urgence, d'accélération, tiennent encore à une continuité des sensations, à de nouvelles formes de perception ? Ces conditions affecteraient les modes de subjectivation, le rôle du sujet dans l'exercice de la pensée, mettant en œuvre des processus de passivation intérieure (Janet) plutôt que d'activité extérieure, se conjuguant avec un accroissement du rôle du mouvement, des automatismes et du mécanique dans la pensée.

Teresa Cristina CARRETEIRO

Développer la pensée dans des groupes défavorisés

Dans nos sociétés prévaut actuellement le conformisme, la tendance au passage à l'acte et l'attrait pour les seuls biens matériels. Pourtant lorsque des praticiens-chercheurs mènent des interventions psychosociologiques dans les favelas brésiliennes, ils constatent que les jeunes peuvent développer, chez eux, le goût de la pensée. Les psychosociologues, se mettent naturellement à l'écoute, comme le préconise T. Adorno de la souffrance et du plaisir de ceux qui se sentent humiliés et rejetés, ils adoptent un regard micrologique qui vise à valoriser le singulier sans oublier ce que celui-ci peut contenir d'universel. Ils permettent ainsi aux jeunes de renforcer leur estime de soi et d'accéder à

une parole plus élaborée. L'objectif précis de ces interventions est de favoriser un travail de mémoire grâce aux méthodes des récits individuels et collectifs, de réalisation de vidéos sur la vie quotidienne, de création de chansons exprimant les sentiments des jeunes. On se rend compte alors que plus ce travail de mémoire s'accomplit, plus les individus deviennent capables de penser leur vie, de se forger une autre vision du monde et de prendre l'habitude de la réflexion. Freud disait que toute perlaboration exigeait une remémoration préalable. Ce travail tend à vérifier cette hypothèse.

Florence GIUST – DESPRAIRIES

De l'image au pensable : expérience intérieure et activité théorique

“ Aucune image ne me satisfait que si elle est en même temps connaissance. Si elle ne porte en elle sa substance en même temps que sa lucidité... C'est ainsi que j'assiste à la formation d'un concept qui porte en lui la fulguration même des choses, qui arrive sur moi avec un bruit de création. ” (Artaud, 1927). Cette réceptivité particulière à ce qui, de l'imaginaire, se déploie dans l'être et la pensée, pourrait qualifier l'épistémologie de Freud. Une pensée de l'image comprise non comme leurre mais, à partir du symptôme, comme savoir insu.

Je me propose, dans cette communication, de ressaisir les origines de la pensée freudienne dans ce moment de la rupture qui fonde une science de l'inconscient sur le moi désapproprié et sur l'émergence de ses latences. De suivre une pensée qui fraye un passage vers une autre scène, pour un rapport intime différent entre la chose, l'image et le mot.

Les lettres adressées à Fliess constituent l'un des commencements de la pensée freudienne, les formes singulières d'une élaboration qui s'affirme progressivement, les détours d'une démarche qui trouve tout son sens dans l'après-coup de l'œuvre publiée.

Au fil des lettres, nous sont données à lire les étapes par lesquelles Freud découvre son objet. Une théorie du sujet inconscient s'affirme qui passe par une disponibilité à l'écoute de sa propre subjectivité et de son histoire.

L'activité théorique se présente ainsi comme activité de pensée et expérience intérieure ; correspondance entre le sujet psychique et le sujet théorisant, entre l'intime et le formulé, dont *“ De l'interprétation des rêves ”*, son premier ouvrage majeur, est l'exemple même.

On suit, dans les lettres, l'importance du travail réflexif où Freud met en œuvre cette tension interne du sujet qui se découvre impliqué dans les formes les plus élémentaires de la mise à jour de son élaboration conceptuelle.

Cécile DUTEILLE

Désir de penser, peur de penser en sociologie : l'exemple des objets frontières

Il s'agit de réfléchir sur la valeur d'analyseur des *objets frontières* en sociologie, lesquels posent la double question du désir et de la peur de penser. Ces objets qui n'en sont pas vraiment — comme la mort, le temps, le corps, la rencontre, l'urbain,... — sont rebelles aux classifications, aux catégories et nous amènent à effectuer une "conversion du regard" (E. Husserl) pour nous apercevoir des limites heuristiques d'un point de vue qui ne serait que positiviste ou objectiviste.

Ainsi qu'y a-t-il d'attirant et à la fois d'inquiétant dans la considération de ces objets ? Suivant les analyses ethnopsychanalytiques de Georges Devereux, on abordera les aspects anxiogènes de la recherche sociologique, tout particulièrement, « internes » à la discipline : la prévalence du terrain comme garant de l'authenticité et de l'identité de la discipline et en même temps l'oubli de son inquiétante étrangeté, la nature mal saisissable de l'objet général de la sociologie qu'est l'humain ; le problème récurrent et « non dit » de l'expérience subjective du chercheur (Sophie Caratini, *Les*

non-dits de l'anthropologie) et en regard, le mimétisme de la démarche empruntée au sciences de la nature.

Michèle ANSART – DOURLÉN

Usages et limites de la pensée rationnelle : de la tolérance au fanatisme

La croyance en la force de l'usage de la raison, au désir de penser, selon des critères rationnels, a pour corollaire l'exigence de tolérance, – liberté d'expression, suppression d'interdits limitant l'usage de la raison. Mais l'usage de la pensée a d'autres motifs que le désir de connaissance. On peut s'interroger sur les interférences entre la pensée et la croyance (Alain) - sur sa dimension irrationnelle pouvant être éprouvée par autrui comme un désir d'emprise. Des évidences rationnelles, démontrées, paraissent alors affirmées comme une contrainte faisant violence à un sujet qui se veut autonome.

Le désir de penser a-t-il les mêmes significations, et rencontre-t-il les mêmes problèmes dans le monde contemporain ? Deux thèmes sont à aborder :

I – Les « opinions » justes apportées par un consensus qui se veut rationnel (au sens de « démocratique ») prétendent à l'universalité, délivrent des évidences (également véhiculées par les médias) concernant le domaine, politique, culturel, mais aussi moral, - au sens où elles veulent atteindre les mœurs, la vie privée. On peut se référer à Castoriadis, à sa réflexion sur un « conformisme généralisé » - conduisant à l'occultation des idées de vérité et d'autonomie qui exigeraient l'affirmation de la singularité du sujet ; la « peur de penser » serait issue de la peur de l'isolement.

II – En même temps, la tolérance selon les Lumières se serait déplacée sur une liberté de transgression non limitée dans la vie privée. La totale adhésion narcissique à soi aurait pour fin de contourner les interdits, mais aussi d'éviter les conflits intérieurs et les obstacles issus du sentiment d'altérité. L'historicité du sujet concernerait seulement la conscience de la relativité des opinions et de toute « vérité ». On doit s'interroger sur les relations entre le désinvestissement d'une pensée autonome, l'interdit insidieux d'une libre expression non conforme à l'idéologie communément admise, et d'autre part une demande impérieuse d'évidences se référant à une transcendance : d'où le refuge fréquent dans des sectes apportant des vérités inconditionnelles palliant au vide intérieur de l'individu, ou des passages à l'acte de nature fanatique. Au « désir de penser » se seraient substitués le désir de croire, et le renoncement à l'autonomie de la pensée.

Barbara MICHEL

Les blocages de la pensée contemporaine

La communication se propose de comprendre "les blocages de la pensée" contemporaine.

Notre société produit telle une autiste, des informations en continu sur elle-même. À une représentation succède une autre représentation comme à une image sans cesse d'autres les suivent et chassent les anciennes. De reflet en reflet, nous nous retrouvons dans une auto-représentation, qui se réfléchit, le miroir, tout aussi compliqué soit-il, renvoie la représentation à la représentation. Notre pensée risque à tout moment de s'enfermer dans des tautologies (quand la référence est interne à la représentation, c'est comme si les référents s'absentent), des redondances, des superpositions et des raisonnements circulaires de l'auto à n'en plus finir. Ces mécanismes d'auto-représentation permanente opèrent une "fictionnalisation systématique" qui menace notre potentiel de rêves, de créativité et d'imagination. Nous serions comme "colonisés" de l'intérieur "mais sans

savoir par qui". La répétition-transformation des représentations deviendrait ressassement et bloquerait le renouvellement de la pensée.

Alvaro MALAINA MARTIN

Au delà de la peur et du contrôle : pensée complexe et réflexivité

Au cœur du « nouveau paradigme complexe » on trouve toute une entreprise de « démystification du réel », avec des racines chez Hegel et Marx. La réalité toujours construite serait au niveau psychosocial (il y aurait trois niveaux évolutifs du réel : physique, vital et psychosocial) « idéologie » au service du maintien de l'ordre social, c'est-à-dire au service de la conservation du système social dans sa forme actuelle. La « cybernétique de la cybernétique » de Von Foerster, l'Ecole de Palo Alto, Varela et Maturana, Edgar Morin, Jesús Ibáñez, etc, nous rapprochent à ces intuitions...

Ce qu'on appelle la « réalité » ne serait qu'une *construction* (faite « par » nous, mais aussi « pour » nous). Cette sorte de démystification première peut nous apporter des clés significatives pour penser le sujet de la peur/désir de penser. Peur de détruire les inventions imposées ? Désir de créer de « nouvelles réalités » ? On devrait introduire dans le débat la réflexion sur la nature du réel et sur la possibilité/impossibilité d'accéder au réel.

Pour effacer la peur de penser le premier pas serait « penser la pensée » et démolir l'idéologie, à partir de là on verra que penser c'est « inventer mondes », désir de construire notre propre monde, et que penser signifie liberté. Liberté de penser, liberté de créer.

Séverine KODJO-GRANDVAUX

La philosophie et ses marges : peut-on penser la philosophie africaine en France ?

Si la question de la possibilité même de penser la philosophie africaine en France peut sembler une provocation, force est de constater le défaut patent de centres de recherche intégrant à leur réflexion la pensée philosophique africaine ainsi que la faiblesse de la participation voire l'absence de philosophes dans les centres de recherche consacrés aux études africaines. Dans la mesure où la France, contrairement à d'autres sociétés occidentales, ne se donne pas les moyens de penser la philosophie africaine et de l'enseigner, il s'agirait alors d'interroger selon une double dimension les relations que la philosophie entretient avec la philosophie africaine. En lisant ce qui est en marge de la philosophie, nous nous proposons à la fois d'interroger la nature des instances philosophiques et la compréhension de la société française qu'elles supposent. Comment expliquer que l'institution philosophique qui se pense volontiers comme héritière des Lumières refuse l'autre en son sein ? Quelle conception violente de l'autre permet un tel rejet ? Que nous apprend alors de la société française et de ses institutions cette relégation de la philosophie africaine aux bords de la philosophie ? Quelle peut être cette philosophie qui, moins de cinquante ans après les « Indépendances », refuse toujours d'accepter l'autre, sinon une pensée qui s'auto-satisfait et devient auto-référentielle, qui n'envisage pas qu'il puisse exister d'autre philosophe que le sien ? Il s'agira alors de montrer comment nous sommes face à une philosophie qui, avec toute sa superbe, entend céder la philosophie africaine aux ethno/anthropo-discours, dédaignant alors l'apport de ces disciplines à sa propre réflexion et refusant de s'ouvrir à d'autres modes de penser, et d'autre part, en quoi cela est caractéristique d'un discours qui s'interdit de concevoir l'autre comme pouvant être constitutif de sa propre identité et qui refuse de penser la société française comme post-coloniale.

Sophie DALLE – NAZEBI

Nature et conditions de recherches sur les sourds dans l'histoire & défis actuels

Les pratiques de personnes sourdes bousculent tant nos manières de faire et de voir qu'elles peuvent servir de révélateur quant à nos modes de penser et de questionner ce qui fait lien et différence au sein de nos sociétés. Alors que la plupart des enfants sourds ont des parents entendants ignorant tout du monde du silence, de nombreuses personnes sourdes ont en France une langue des signes pour première et principale langue. Comment penser une transmission linguistique qui se joue pour l'essentiel en dehors du cadre familial ? Comment un sentiment de filiation et des pratiques collectives entre sourds peuvent-ils se développer ? Cela est-il tout simplement pensable ? Les sourds comme collectif existent-ils vraiment ? La mobilisation de critères physiques pour délimiter les frontières de communautés culturelles fait sursauter. Mais voilà, on nous répond aussitôt que tous les sourds ne sont pas « sourds » et que des entendants peuvent faire partie du groupe et partager, en tant qu'initiés, manières de faire et manières de voir le monde. Que signifie dans ce contexte être sourd ? Quelle forme de participation sociale la pratique d'une langue des signes permet ou interdit -elle ? Ces débats, actuellement posés aux chercheurs de sciences humaines, mettent en exergue les cadres culturels et politiques de nos outils et critères d'analyse. On se propose d'évoquer brièvement la nature et les conditions de recherches sur les sourds dans l'histoire, avant de s'attarder sur les défis qu'ils nous posent aujourd'hui. Sur la base d'entretiens et d'observations récentes d'échanges entre sociologues et ethnologues français sur ce sujet, on s'interroge sur les impensés et impensables de nos disciplines quant aux processus de transmission culturelle et d'intégration sociale.

Pierre ANSART

Crise intellectuelle et désir de penser

Y aurait-il des périodes historiques durant lesquelles le désir, le plaisir de penser le politique, revêtaient un caractère exceptionnellement vif et répandu ? On explorera, tout d'abord, cette hypothèse en repensant l'exceptionnelle créativité que connut, dans les domaines de la philosophie sociale et politique, la période 1820 – 1870. Quelles furent, au cours de cette période, les conditions sociales et politiques ? Dans quelles conditions intellectuelles et idéologiques, se manifestèrent un tel foisonnement et l'audace inventive de théories politiques et d'utopies concurrentes ? Dans quel cadre culturel, moral et juridique ?

En un second temps, on cherchera à confronter ces conditions (nécessairement schématisées) aux situations socio-politiques contemporaines. N'y a-t-il pas, dans la production actuelle de la théorisation politique, contraste entre l'extension des recherches partielles, des polémiques locales, et une prudence, une réserve, sinon une peur de penser le politique dans l'ampleur des problèmes qu'il pose ? Les utopies technologiques et négatives ne se sont-elles pas substituées aux utopies positives liées à l'imaginaire du progrès ?

Deux questions seront à retenir : peut-on diagnostiquer, dans la pensée contemporaine une réticence, une crainte de penser le politique dans ses dimensions d'espérance ou de tragique ? Et, s'il en est ainsi, comment comprendre et expliquer ce caractère timoré de la réflexion politique, contrastant radicalement avec l'effervescence des années 1850 ?

Paola FERRUTA

Le monde académique face au paradoxe du féminin et au capitalisme triomphant dans le saint-simonisme

Si on se plonge dans une réflexion sur les fondements de la modernité, on doit vite constater que le saint-simonisme ne fait pas encore partie des références culturelles courantes dans le monde académique contemporain.

Les essais romantiques des saint-simoniens de forger une *anima* « à l'encontre » du capitalisme naissant ont désormais révélé l'ambivalence d'une tentative qui est restée entre subversion et légitimation du système économique et social. Et dans l'approche difficile à l'ambiguïté du capitalisme émergent ponctuellement le désir et la peur de réfléchir sur les représentations les plus vagues et angoissantes (du féminin). Car c'est sur ces représentations là – qui ont contribué à transformer la pensée critique en la nourrissant de « raison pratique » – qu'on a fondé la modernité. C'est en ce point précis qu'on pourrait également situer le « conformisme généralisé » et les profils psychologiques qui y correspondent, ceux d'une disconnexion radicale entre « penser » et « agir ». C'est là aussi que le saint-simonisme renvoie aux élites intellectuelles contemporaines leur image déformée et leur discours concernant le système économique ou la « femme ».

Néanmoins, autour de 1830, il s'agissait d'un conformisme « actif », dont l'écart entre théorie et pratique était circonscrit à certains aspects, tandis que le conformisme académique contemporain, dans sa conduite insidieuse, ne se pense pas en tant que tel, ainsi que la dichotomie entre penser et agir se manifeste dans une activité culturelle non structurée, incapable de saisir l'« intéressant » et de s'y investir durablement.

D'ailleurs, la jonction utopique entre le monde à transformer et le monde déjà – idéalement – transformé était la femme, figure clé du conformisme « classique ». De surcroît, les attaques à l'ontologie – du féminin aussi –, les usages de la déconstruction, la sophistication rhétorique, décrivent bien la forme particulière d'hétéronomie qui détermine soit le nouveau conformisme intellectuel soit l'incapacité des ces élites d'imaginer un monde autre.

Nicolas AMADIO

De l'organisation du travail social à l'institution de la non-reflexivité

Face à leur désir de penser, de se penser et d'être pensés, les travailleurs sociaux ont progressivement créé un vide de sens entre eux et ce qu'ils nomment « le monde de l'administration » vécu au quotidien comme une « faille dans la *Lebenswelt* » qui semble « aspirer » les plus vulnérables d'entre eux par sa propension à susciter une forme d'angoisse.

La question du sens pèse d'autant plus sur eux que l'administration fait de son expression celle de leur productivité et de leur efficacité et une nécessité pour l'organisation qu'ils constituent ensemble. Il s'agit de la mise en œuvre d'un ensemble de stéréotypes courants et concourant à l'élaboration d'un discours homogénéisateur. Ainsi se foment, dans l'institution, une impossibilité entretenue par sa dimension organisationnelle (*motifs en vue de fins* stratégiques et économiques le plus souvent, mais aussi à cause de pressions multiples à adopter un discours entrepreneurial dominant) de penser l'autre comme *Alter Ego*. La notion de pensée critique devient alors un critère pertinent de différenciation entre l'organisation et l'institution. L'expérience quotidienne qu'ils font de la substitution (*Alter Ego*- Etrangeté) brise quelque chose dans la *sphère du Nous* (Scheler). Le *Soi travaillant* (Schütz) fait alors face à cette difficulté en créant un vide (et non un mur) entre son monde et le monde de l'Autre inquiétant. La notion de vide exprime non seulement le désir et la peur de penser des travailleurs sociaux mais aussi leur désir que l'Autre se pense et les pense, c'est-à-dire la peur qu'ils ne soient pas pensés par lui ; tandis que le mur se comprend comme la superposition réfléchie (organisée –ce n'est pas un tas) d'une multitude de pensées excluant l'Autre.

Marie-Anne DUJARIER

L'automatisation de la pensée au travail : jusqu'où peut-on aller ?

Dans les organisations de travail, nous assistons à la mise en place croissante, voire débordante, d'outils et méthodes visant à automatiser le jugement, les actions et donc pensée : des logiciels informatiques aux scripts comportementaux, en passant par les méthodes de « changement » et les « grilles d'évaluation », par exemple. Simultanément, les prescripteurs font appel à l'autonomie et à la subjectivité des salariés. A partir de ce constat empirique, nous tenterons de comprendre de quelle manière se fabrique cette injonction paradoxale d'automatisation et de déploiement de la pensée dans le travail. Nous en analyserons les effets cliniques et les lignes de résistance.